

*The Journal of*  
*Nagasaki University of Foreign Studies*  
*No. 26 2022*

**L'influence translinguistique sur la production orale des apprenants  
universitaires japonais du français: analyse de trois des facteurs  
déterminants à la lumière des spécificités locales**

Christophe MEYER

日本の大学におけるフランス語学習者の口頭表現に及ぼす異言語間の  
影響：地域特性に照らした3つの決定要因の分析

メーヤー クリストフ

長崎外大論叢

第26号  
(別冊)

長崎外国語大学  
2022年12月

## 【研究ノート】

# L'influence translinguistique sur la production orale des apprenants universitaires japonais du français : analyse de trois des facteurs déterminants à la lumière des spécificités locales

Christophe MEYER

日本の大学におけるフランス語学習者の口頭表現に及ぼす異言語間の影響：地域特性に照らした3つの決定要因の分析

メーヤー クリストフ

## 概要 (Abstract / Short Outline)

Cette note de recherche a pour but de faire un état des lieux des principaux facteurs favorisant les transferts langagiers et les changements de code lors de la production en langue étrangère des apprenants multilingues, afin d'identifier lesquels sont les plus susceptibles d'influencer les étudiants universitaires japonais lors de leurs production orale en français L3. L'analyse de l'importance relative de trois facteurs majeurs de l'influence translinguistique, que sont la typologie (psychotypologie), le statut de la L2 et le niveau de maîtrise, y est développée à la lumière des spécificités locales. L'idée selon laquelle le Japon est un terreau fertile pour l'observation et le recueil de données est avancée, pour deux raisons principales que sont la situation linguistique particulière, avec une tradition forte d'emprunt des mots étrangers, et la prépondérance de l'anglais, dans le contexte de l'apprentissage scolaire notamment.

この研究ノートの目的は、多言語学習者の外国語表現における言語伝達とコードスイッチングを促進する主要な要因を把握し、これらの要因のうち、日本人大学生の第3言語（L3）のフランス語の口頭表現に最も影響を与えやすいものは何かを明らかにすることである。言語横断的な影響を与える3つの主要な要因、すなわち類型論（心理型論）、第2言語ステータス、習熟度の相対的重要性について、地域の特異性に照らして分析を展開している。日本は特殊な言語状況のため、データの観察や収集を多く行う事ができる。また、この国は、外来語を借用する伝統が強く、特に学校教育の場では、英語の覇権が強い。

## Keywords

Influence translinguistique, facteur du statut de L2, apprenants japonais

## 1. Introduction

Acquisition en langue seconde, acquisition en langue étrangère, acquisition bilingue, acquisition trilingue, acquisition multilingue, acquisition plurilingue, voilà des termes qui sont devenus des porte-étendards de l'étude sur l'acquisition en langue étrangère dans ses multiples composantes.

Les termes de multilinguisme et d'acquisition multilingue semblent être ceux qui se sont récemment détachés dans la littérature spécialisée car ils permettent de couvrir un spectre plus large de situations linguistiques, dans un monde où les interactions entre locuteurs de langues natives différentes se sont multipliées, et où l'apprentissage de plusieurs langues est devenu un passage sinon obligé, du moins nécessaire. L'importance du multilinguisme a même été mise en avant par Aronin et Singleton (2008) comme étant un élément concomitant avec tous les aspects de la mondialisation. Cependant, qu'en est-il de la situation japonaise ? Les spécificités locales sont-elles à prendre en compte lors de l'analyse des productions des apprenants en général et des étudiants universitaires en particulier ?

Un travail important a été fait sur l'interlangue depuis que ce concept a été invoqué pour les apprenants bilingues dans les travaux de Selinker (1972), ainsi que sur les différents marqueurs de l'influence réciproque des langues en présence comme les changements de code qui sont des signes particulièrement visibles de l'influence translinguistique lors de la production orale d'apprenants plurilingues. Grâce aux apports de nombreux chercheurs, qui se sont multipliés depuis le début du XXI<sup>ème</sup> siècle, plusieurs facteurs ont été identifiés afin d'expliquer l'influence translinguistique que nous définirons comme « *l'influence exercée par les langues que connaît l'apprenant sur la langue cible* » (Lindqvist, 2006, p. 1). Nous tenterons dans la présente note de recherche de synthétiser les facteurs principaux et de les confronter aux spécificités propres aux apprenants universitaires japonais.

Notre objectif n'est pas ici d'être exhaustif mais bien de présenter les facteurs linguistiques et psycholinguistiques qui nous semblent être les plus pertinents de prendre en compte dans le cadre de l'analyse des productions, surtout orales, des apprenants de notre pays cible. Pour ce faire, nous nous baserons sur la littérature existante dans le domaine afin de dégager des tendances qui pourront être confirmées ou infirmées lors de recherches futures proposant une analyse de données. Nous essayerons de corréliser les spécificités linguistiques locales avec les éléments identifiés comme ayant le plus d'influence sur les productions en langues étrangères, et notamment en français, troisième langue acquise (L3).

En effet, la littérature sur l'acquisition d'une deuxième langue (L2), à savoir l'anglais, étant abondante au Japon, nous chercherons à nous en détacher afin de nous concentrer sur les spécificités propres aux apprenants multilingues. Bien que la distinction entre acquisition bilingue et acquisition multilingue ait pu être remise en cause dernièrement par l'apport de la recherche neurolinguistique (De Bot, K & Jaensch, C, 2013), nombre d'universitaires, dont nous faisons partie, continuent de s'intéresser à ces différences dans le but d'améliorer la compréhension globale sur le sujet et l'enseignement linguistique en particulier.

Nous structurerons notre étude autour de trois des facteurs majeurs de l'influence translinguistique que sont : la typologie et la psychotypologie, le statut spécifique de la L2 et le niveau de maîtrise. La question sous-jacente qui animera notre réflexion est celle de la pondération des critères issus de la recherche sur le sujet à la situation des apprenants universitaires japonais.

Nous nous attacherons donc à présenter les idées développées ci-après en nous appuyant sur la structure suivante : 1) présentation de la littérature sur le sujet et 2) analyse des éléments majeurs concernant la situation locale pouvant avoir un impact sur les facteurs de l'influence translinguistique.

## 2.1 La typologie et la psychotypologie, les premiers facteurs à considérer pour déterminer la (les) langue(s) utilisée(s) lors de la production en langue cible

L'apprenant, qu'il soit Japonais, Français, ou autre, est un être social, influencé par les facteurs liés à son environnement, le contexte dans lequel il évolue et, dans le cas présent, la ou les langues qu'il est amené à manipuler. Les deux langues évoquées principalement dans la présente note ont des origines distinctes, à savoir indo-européenne pour le français et japonique (日琉語族 Nichiryū gozoku) pour le japonais. Les propriétés des langues manipulées sont donc distinctes tant sur le plan lexical que sur le plan syntaxique, ce dont est plus ou moins conscient l'apprenant, qui est amené à s'interroger sur les rapprochements éventuels entre les langues. Ses connaissances linguistiques préexistantes exercent donc une influence sur son apprentissage futur.

C'est en partant de ce constat que la typologie des langues manipulées a été fréquemment mise en avant comme étant l'un des facteurs sous-jacents de l'influence translinguistique (Singleton et Ó Laoire, 2006, Rothman, 2011). Cette notion appliquée aux choix fait par l'individu et à sa propre perception de la langue en question, se décline en psychotypologie, définie comme étant « *l'évaluation subjective de la distance typologique entre les langues* » (Kellerman, 1983). Shibuya ajoute un point important, en rappelant que la psychotypologie est « *rather subjective, individual and language based* <sup>1</sup> » (Shibuya, 2003, p.35). En effet, elle est plus basée sur la vision et la connaissance propre à l'apprenant lui-même, que sur les analogies et différences typologiques réelles entre les langues identifiées par les linguistiques.

Si les similitudes linguistiques réelles entre les langues sont vérifiables de manière empirique, la perception de celles-ci par l'apprenant apparaît comme étant beaucoup plus sujette à des variations, parfois factices, liées autant à des raisons culturelles que linguistiques. Elle n'en reste pas moins un facteur déterminant dans le choix de la langue intervenant dans le processus de production orale qui accompagne les étudiants tout au long de leur instruction. Il est ici nécessaire d'ajouter que cette perception n'est pas statique mais, au contraire, change au cours de l'apprentissage (Suzuki, 2004), au fur et à mesure de l'évolution des connaissances en linguistique de l'apprenant. Sa vision de la proximité entre deux langues progresse à mesure que sa connaissance syntaxique et lexicale augmente, car il en perçoit mieux les différences. Nous proposons donc d'étendre la définition de Shibuya (2003) et de définir la psychotypologie comme la distance perçue par l'apprenant entre la langue cible (LC) et la (les) langue (s) source (s) (LS) à un moment donné de son apprentissage.

A propos de l'influence du facteur de psychotypologie sur l'acquisition langagière, il est intéressant de noter la tendance des apprenants de langues indo-européennes à utiliser les

éléments venant d'autres langues d'origine linguistique proche au détriment de leur langue maternelle, si celle est perçue comme trop éloignée de la LC. Leung (2005), par exemple, a comparé deux groupes d'apprenants du français, l'un en tant que L2 (L1 vietnamien), l'autre comme L3 (L1 cantonais, L2 anglais), et a remarqué que le groupe apprenant le français comme L3 transférait des éléments morpho-syntactiques depuis la L2 anglais (au détriment de sa L1 cantonais) alors que l'autre groupe le faisait depuis sa L1 vietnamien. Il en a donc conclu que « the more languages there are in the pool of prior linguistic knowledge at the language learner's disposal, the more beneficial it will be for his subsequent acquisition of additional languages, especially those that are typologically related »<sup>2</sup> (Leung, 2005, p. 58).

## 2.2 Les similitudes et différences typologiques réelles entre l'anglais et le français dans le contexte culturel japonais

Le premier élément à considérer s'agissant de la distance lexicale réelle entre le français et l'anglais, est celui de l'influence historique des mots d'origine latine et romane. La proximité géographique entre les deux pays et les relations constantes au Moyen-Age, période cruciale pour la formation de la langue (*Middle English*), sont des exemples marquants de la proximité culturelle, et donc linguistique, entre les deux pays à l'époque. Le souverain « britannique » Richard Cœur de Lion (1157-1199), qui passa une large partie de sa vie en « France », est un exemple remarquable de ce phénomène. La mixité des cours royales a entraîné la formation de nombreuses passerelles entre les deux langues et notamment l'import de nombreux mots issus de l'ancien français dans le lexique anglais. Il est important de rappeler que les frontières et délimitations géographiques étaient alors bien différentes, surtout dans le cas français. Certains linguistes se sont penchés sur cet état de fait et affirment que des milliers de mots sont communs à l'anglais et au français (Granger, 1996). Dewaele (1998) a même avancé l'idée selon laquelle l'anglais est une langue germanique au niveau de la structure mais romane au niveau lexical. Les étudiants sont donc probablement dans le vrai lorsqu'ils décident d'utiliser l'anglais !

La psychotypologie étant influencée par la perception de l'apprenant, le contexte culturel et linguistique dans lequel se déroule l'apprentissage revêt une importance toute particulière, et l'image renvoyée par la langue peut influencer ses choix lexicaux. Aussi, considérons maintenant l'impact de la psychotypologie sur les apprenants japonais. L'anglais et le français sont certes deux langues considérées comme appartenant à des familles langagières différentes, néanmoins, pour les apprenants japonais débutants, la proximité linguistique entre deux langues indo-européennes, contrairement au japonais, apparaît comme une évidence. En ce qui concerne la perception culturelle, les Japonais ont tendance à utiliser le terme « occidental » pour faire un amalgame des différentes cultures européennes et nord-américaines notamment. Cette idée se retrouve dans l'utilisation du kanji 洋 (yō), qui forme le mot 西洋 (seiyō, pays occidentaux) et que l'on retrouve dans des expressions comme 洋服 (yōfuku, vêtements occidentaux) ou 洋食 (yōshoku, cuisine occidentale). L'expression « western music » (洋楽, yōgaku, musique occidentale) fréquemment utilisée par les

étudiants japonais englobe quant à elle tous les styles de musique, à partir du moment où ils sont « occidentaux ». Ces éléments, combinés à l'image de langue globale et les différents mythes qui lui sont associés (Kubota, 2015), contribuent à façonner l'image distordue qu'ont les apprenants universitaires japonais de la langue anglaise. Suivant ce raisonnement, il semblerait donc naturel pour eux de faire le choix d'utiliser leur L2 qui semble 1) proche du français et 2) d'importance majeure.

En résumé, la perception de la proximité entre la LC et la langue d'origine (et de fait le choix du rôle de chaque langue) est définie à la fois par les propriétés linguistiques réelles des langues concernées, mais aussi par les choix subjectifs de l'apprenant. Les traces de ce phénomène sont surtout visibles au niveau lexical, avec l'utilisation par l'étudiant des mots perçus comme étant apparentés notamment.

### 3.1 La question de l'importance du facteur du statut particulier de la L2 : entre questionnement au niveau global et pertinence au niveau local

Contrairement à la tendance ancienne qui insistait sur la primauté de la première langue acquise (L1) et considérait les autres langues comme exerçant une influence mineure, voire négligeable, il est désormais établi que toutes les langues connues de l'apprenant sont potentiellement susceptibles d'influencer le processus d'acquisition (Flynn et al, 2004). La question du choix des langues sectionnées et des facteurs qui le déterminent reste toutefois ouverte.

Afin d'avoir une idée plus claire de ce dont nous parlons ici, nous proposons de revenir sur la définition du terme de transfert langagier proposée par Odlin: « *Transfer is the influence resulting from similarities between the target language and any other language that has been previously (and perhaps imperfectly) acquired* »<sup>3</sup> (Odlin, 1989, p 27). Cette définition marqua un tournant et les recherches publiées par la suite prirent en compte l'influence des langues connues (au pluriel) de l'apprenant et ne firent plus de référence explicite systématique à la langue maternelle, dont le rôle s'en trouva minimisé au profit de celui de la langue seconde tout d'abord, puis des autres langues étrangères.

La L1 est probablement la plus simple à définir sur base de critères éducationnels et linguistiques (au niveau politique, c'est une tout autre question !) : il s'agit de la langue officielle ou majoritaire dans le pays, parfois même inscrite dans la constitution, et acquise en premier par le biais de l'enseignement scolaire et du cercle familial. Le cas des enfants ayant grandi dans des familles multilingues remet bien sûr en cause cette définition et nous invitons les personnes intéressées à se référer à la littérature sur le sujet. Dans le cas de la France, la Constitution en vigueur précise dans son deuxième article que : « La langue de la République est le français. ». Le Japon est quant à lui un pays largement (voire presque exclusivement) monolingue, même si aucun article de la constitution promulguée le 3 mai 1947 ne fait référence explicitement à la langue japonaise en tant que langue officielle.

Concernant les autres langues acquises par l'apprenant, la question de savoir laquelle doit être

considérée comme L2, L3, L4 est plus complexe et ce choix influence la perception que les lecteurs auront d'une étude sur les langues manipulées. Deux modèles sont principalement utilisés : celui par ordre d'acquisition et celui par niveau de compétence. Si l'on se réfère à la première méthode, comme c'est le cas pour Hammarberg (2001, 2006), parmi d'autres, sous-entend-on que l'antériorité joue un rôle sur l'acquisition des langues ultérieures ? Nous tenterons ci-après d'expliquer et de développer cette idée qui nous semble être importante.

Tout d'abord, la question de la primauté d'une langue sur les autres a été mise en avant par certains chercheurs qui stipulent que celle-ci exercerait une influence prépondérante dans le processus d'acquisition multilingue. Deux possibilités sont généralement évoquées, à savoir la primauté donnée soit à la L1, soit à la L2. On soulignera pour ceux qui privilégient la première option, l'invocation du « statut privilégié de la L1 » (*privileged role of L1*, Ranong & Leung, 2009) qui maintient que la langue maternelle reste la plus influente sur le plan syntaxique. Ortega (2008) s'inscrit dans la même ligne et avance que les transferts syntaxiques sont exclusivement basés sur la L1, alors que les transferts lexicaux le sont sur toutes les langues à disposition.

Ensuite, plusieurs contributions d'importance attribuent un rôle central à la deuxième langue acquise, surtout au niveau de l'influence lexicale, dit « facteur de statut de L2 » (*L2 Status factor*), car elle a été apprise plus récemment et, de fait, son impact en termes psychologique et cognitif est plus fort que celui de la L1, surtout lors des premiers stages de l'acquisition (Bardel & Falk, 2007). Nous souhaiterions nous attarder plus particulièrement sur ce critère repris régulièrement dans la littérature consacrée. (Hammarberg, 2001, 2006, Bardel & Falk, 2007, Falk & Bardel 2011). Une des étapes importantes dans la définition de ce facteur a été la mise en avant de l'idée selon laquelle les apprenants ont tendance à utiliser une langue étrangère plutôt que leur langue maternelle car ils veulent « sonner étranger » (*talk foreign*) et se mettraient donc en « mode langue étrangère » (*foreign language mode*, De Angelis et Selinker, 2001).

Trois explications principales à ce phénomène ont été avancées au fil du temps :

- La perception de la L2 comme étant plus étrangère donc plus appropriée au processus de production en langue étrangère. De ceci découle aussi l'envie de supprimer la L1 perçue comme non-étrangère.
- Le fait que la L2 soit moins bien enracinée dans le cerveau de l'apprenant et donc plus malléable.
- La volonté de réactiver les mécanismes d'acquisition linguistique utilisés lors de l'apprentissage de la L2.

L'apprenant privilégierait ainsi l'utilisation d'une langue non native lors de la production en langue étrangère et aurait de fait tendance à utiliser sa L2 plutôt que sa L1 car celle-ci est jugée comme plus adéquate au processus de production en langue non-native. Falk et Bardel (2010) ont apporté leur contribution au concept du *facteur de statut de L2* en mettant en avant le rôle dominant de la L2 sur les autres. Celle-ci fonctionnerait comme un filtre par lequel les transferts lexicaux en provenance de la L1 seraient bloqués. La question de l'impact de la L2 sur l'acquisition lexicale en

L3 reste donc entière et se pose même davantage pour des langues similaires (ou perçues comme telles) sur le plan typologique tel que l'anglais et le français.

La primauté de la L2 n'est cependant pas démontrée dans certains cas (Singleton et O Laoire, 2006, Hammarberg, 2006 - Swahili) car ce facteur entrerait en concurrence avec d'autres facteurs, comme celui de la psychotypologie par exemple. Aussi l'utilisateur semblerait plus enclin à utiliser sa L2 au détriment de sa L1 uniquement si celle-ci est perçue comme plus proche de la L3. On voit apparaître ici l'idée de mélange des différents facteurs dans le processus de décision de l'apprenant.

Enfin, une dernière approche, peut-être plus éclectique, et sûrement plus moderne, est avancée par d'autres qui estiment que la combinaison des différentes langues est plus importante qu'une langue isolée fût-elle première, seconde ou autre. Le modèle dit « *Cumulative Enhancement Model* » développé par Flynn et al (2004) insiste sur le fait que toutes les langues acquises précédemment sont potentiellement disponibles et qu'elles peuvent exercer une influence soit neutre, soit prépondérante lors de l'acquisition. Le modèle de Rothman (2011) dit « *Typological Primacy Model* », confirme cette idée et il ajoute que la(les) langue(s) perçue(s) par l'apprenant comme ayant des similitudes (réelles ou supposées) sera (seront) choisi(es) par celui-ci. Il fait donc appel au critère de typologie / psychotypologie et estime qu'il agirait en qualité de contrepoids à celui du facteur de statut de L2 lors du processus de sélection de l'apprenant. Les équivalences de structures grammaticales, de phonologie ou encore de lexique seraient elles aussi prises en considération par l'étudiant, selon lui.

La question du statut particulier de la L2 reste donc ouverte au niveau global entre ses partisans et ceux qui avancent l'idée selon laquelle la primauté d'une langue sur les autres n'est pas définissable par le seul critère de la langue manipulée. Les recherches plus récentes semblent s'orienter davantage vers la seconde hypothèse, mais aucune n'a pour l'instant donné, nous semble-t-il, de résultats indiscutables. Finalement, la vision la plus pragmatique, qui consiste à dire que la langue jugée la plus apte à l'instant donné pour la réalisation d'une tâche spécifique sera celle sélectionnée par l'apprenant, offre une vision synthétique qui pourrait s'avérer pertinente, au moins au niveau lexical. Sachant que les étudiants visent à compenser un manque ponctuel de vocabulaire, ils seraient enclins à utiliser n'importe quel mot connu qui leur semble remplir les critères adéquats.

### 3.2 Le facteur de statut de la L2 à l'épreuve des spécificités linguistiques japonaises

Il nous apparaît ici comme primordial de préciser le contexte linguistique et culturel dans lequel les apprenants japonais évoluent afin de définir les tendances possibles dans le choix de la langue étrangère utilisée et de mesurer l'impact potentiel de la L2 anglais sur les productions en L3 français. Une combinaison de deux phénomènes principaux que sont 1) les choix fait par le gouvernement pour l'apprentissage des langues, et 2) la capacité de la langue japonaise à absorber les mots originaires d'autres langues, nous entraîne à développer notre point de vue sur l'empreinte majeure de l'anglais sur tous les apprenants dans ce pays.



Tout d'abord, considérons le choix clair fait par le gouvernement japonais, via son ministère de l'éducation, (文部科学省, Monbu-kagaku-shō, Ministry of Education, Culture, Sports, Science and Technology, MEXT) de donner la priorité à l'acquisition de l'anglais sur celle des autres langues dans le cadre scolaire dès l'école primaire (MEXT, Action Plan to Cultivate "Japanese with English Abilities", 2003 et 2009). Cette décision forte a contribué à renforcer le statut dominant de l'anglais en tant que première langue étrangère de manière pérenne, reléguant les autres langues, surtout européennes, à des rôles mineurs dont l'enseignement est censé être calqué sur celui de la L1 (Shibuya, 2019). Le français est donc dans tous les cas acquis après au moins une autre langue étrangère, l'anglais. Nous estimons donc qu'il est indispensable d'adopter une approche plurilingue lors de l'analyse des productions en français. La politique en matière d'éducation linguistique dictée par le MEXT se retrouve à tous les niveaux de l'enseignement, et la plupart des 795 universités du pays (MEXT, 1<sup>er</sup> mai 2020) proposent des cours d'anglais.

L'apprentissage précoce de l'anglais, considéré au Japon comme la langue indo-européenne de référence, et sa prédominance dans l'enseignement linguistique sert de fondement à la distorsion de la perception qu'ont les étudiants de la proximité entre langues européennes (facteur de psychotypologie). En conséquence, cette langue exercera une influence forte et sera choisie comme base sur laquelle s'appuyer lors de l'apprentissage des autres langues indo-européennes. Il est d'ailleurs intéressant de noter que ces dernières (comme le français et l'allemand par exemple) sont parfois introduites aux étudiants universitaires en insistant sur leur relation à l'anglais. Le français n'est cependant pas négligé, et malgré son changement de statut au fil des ans, son enseignement reste apprécié par les étudiants (Sibuya 2019).

L'impact de l'enseignement de l'anglais au niveau scolaire que nous venons d'évoquer se retrouve amplifié par la pénétration de certains mots venus de cette langue dans la vie courante. En effet, l'une des particularités de la langue japonaise est qu'elle utilise fréquemment des mots empruntés à une langue étrangère. Cette tradition ancienne d'emprunts linguistiques conduit à une division possible du lexique japonais en 3 catégories principales:

- *Wago* (和語) mots d'origine purement japonaise
- *Kango* (漢語) mots dérivés du chinois ancien
- *Gairaigo* (外来語), mots d'origine étrangère autre que chinoise

L'arrivée de mots d'origine anglaise a augmenté d'abord à partir de la période Meiji (1868-1912), mais surtout après la Seconde Guerre mondiale. Sur les 45 000 mots faisant partie du lexique moderne et enregistrés comme *Gairaigo* (soit approximativement 10 % du vocabulaire japonais total), environ 90% proviennent de l'anglais (Loveday, 1986, dans Blair, 1997). Les exemples les plus aisément reconnaissables se trouvent dans le domaine de la géographie où la plupart des noms de pays sont basés sur leurs équivalents anglais, à l'exception de la Chine et des deux Corées. En plus de cela, s'ajoute un autre exemple de mots semi-empruntés et modifiés provenant de l'anglais, mais qui n'existent qu'en japonais, connu sous le nom de *Wasei-eigo* (和製英語). Les influences lexicales de l'anglais sur les locuteurs japonais sont tellement fortes en termes de nombre, que certains vont

jusqu'à parler de « already built-in entire lexicon of English words <sup>4</sup> » (Daulton, 2007).

Finalement, ni l'influence de l'anglais sur le japonais, ni l'amalgame, parfois malheureux, entre l'anglais et les autres langues indo-européennes n'est plus à démontrer, d'autant plus que les médias contribuent également à la diffusion du *Gairaigo* et du *Wasei-eigo* dans la société. Ces observations nous amènent à déduire que l'anglais est fortement susceptible d'être utilisé par les apprenants japonais comme base de données lexicale, lors de leurs productions orales, et ce quel que soit leur niveau de maîtrise.

L'analyse des spécificités locales, que sont la primauté de l'anglais dans l'éducation en langue étrangère et la perméabilité du lexique japonais vis-à-vis des mots originaires de cette langue, nous amène à considérer sérieusement le statut particulier de l'anglais L2 au Japon, et à lui donner une place importante lors de recherches futures portant sur l'analyse des productions orales des étudiants. En outre, au vu des spécificités locales susmentionnées, le choix d'utiliser l'ordre d'acquisition pour définir les différentes langues manipulées par les apprenants nous semble être le plus pertinent. L'acquisition du français se faisant exclusivement après celle de l'anglais, celle-ci subira nécessairement, pour le meilleur et pour le pire, son influence. Nous proposons donc d'utiliser l'ordre d'acquisition comme référentiel pour nos prochaines études de manière pérenne, et de définir les langues manipulées ainsi : L1 japonais, L2 anglais et L3 français.

#### 4.1 le niveau de maîtrise, facteur décisif de l'influence translinguistique ?

Il nous apparaît utile de rappeler ici qu'une majorité des recherches sur le multilinguisme, dont certaines qui sont citées dans cet article, sont issues de pays bi/multilingues, ou de pays ayant des niveaux élevés en termes de maîtrise des langues étrangères. Ce rappel prend toute son importance si l'on prend en compte la définition du bilinguisme de Grosjean (2018, p7) : « *l'utilisation de deux ou de plusieurs langues (ou dialectes) dans la vie de tous les jours* ». Il insiste dans cette définition sur le fait que la fréquence d'utilisation d'une langue et son activation sont directement corrélés à la notion même de bilinguisme (Grosjean utilise le terme de bilinguisme de manière élargie, c'est à dire en référence à toute personne qui parle plus d'une langue). Tous les apprenants d'une langue n'ont bien sûr pas la possibilité de l'utiliser de manière quotidienne. Néanmoins le niveau de maîtrise est un facteur déterminant, d'où l'intérêt qui lui sera porté ci-après.

En effet, la question de la compétence dans les différentes langues intervenant dans le processus de production constitue un aspect fréquemment discuté par les spécialistes (Hammarberg, 2001, Lindqvist, 2006, Trévisiol, 2006, Ortega, 2008). Plusieurs questions sous-jacentes se posent concernant l'impact de ce facteur. Tout d'abord, est-il valable d'assumer que le fait d'avoir un niveau plus élevé dans une compétence langagière entraînera une hausse de l'influence de cette dernière sur la production de l'apprenant ? Par exemple, un étudiant qui a un plus grand répertoire lexical anglais aura-t-il plus recours à cette langue lors de conversations en français ? Ensuite, une autre question qui mérite d'être posée est celle des niveaux planchers et plafonds, à

partir desquels et jusqu'auxquels, les apprenants commenceraient à utiliser une langue autre que la LC.

Grosjean (2001) donne des pistes pour répondre à ces questions lorsqu'il décrit le changement de modèle de communication et évoque les deux modes dit « *monolingue* » et « *multilingue* ». Selon lui, les locuteurs naviguent dans un espace qui se situe entre les deux, c'est-à-dire entre l'état dans lequel une seule langue est active et celui dans lequel plusieurs le sont en même temps (d'où l'apparition des changements de code par exemple). Le niveau de maîtrise de l'apprenant pourrait être le critère décisif qui entraînerait les apprenants vers un mode plutôt que l'autre. Si l'on suit ce raisonnement, les apprenants de niveau élevé se situeraient plutôt en mode *monolingue*, et ceux de niveau plus faible en mode *bilingue*. Il a été d'ailleurs démontré que le nombre de transferts est plus élevé à des niveaux de compétence plus bas (Trévisiol, 2006). Néanmoins, un niveau minimal dans la L2 ou L3 semble être une condition nécessaire pour que celle-ci soit influente lors de la production en LC. Au fur et à mesure de la progression de l'individu dans son acquisition lexicale, l'influence relative des langues manipulées évolue, tant au niveau lexical que syntactique. L'apprenant dont le niveau est moindre pourrait aussi avoir recours à plusieurs langues afin d'élargir sa base de données lexicale au début de son apprentissage et ainsi faire face aux problèmes posés par le manque de vocabulaire. Suivant cette hypothèse, il est également possible qu'il continue de puiser dans cette base de données lorsque le besoin s'en fait ressentir, bien que de manière dégressive. En outre, il semblerait, à la lumière des résultats des études précédentes que, jusqu'à ce que l'apprenant acquière un haut niveau d'automatisation de sa L2, son influence sur la L3 reste négative car la porosité entre les différentes langues manipulées est plus grande et le lexique est moins bien défini dans toutes ses composantes (*Parasitic vocabulary acquisition*, Hall & Ecke, 2003, Ecke, 2015).

En ce qui concerne la validité des études pondérée au critère du niveau de maîtrise, rappelons que, pour établir des rapprochements entre les différentes données collectées sur des apprenants multilingues dans des contextes différents, nous sommes obligés soit de considérer le niveau au début de l'apprentissage, soit de rendre compte de façon détaillée du niveau de maîtrise des étudiants au moment où la recherche a été effectuée. Idéalement, le chercheur en influence translinguistique devrait donc expliquer la situation linguistique locale et se livrer à un examen de niveau aussi exhaustif que possible avant chaque étude. Les études longitudinales, proposant une vérification de niveau continue et périodique, permettent de faire face à ce dilemme de façon satisfaisante. C'est d'ailleurs pour cela que les résultats de Williams et Hammarberg (1998), collectés sur plusieurs années, nous semblent toujours pertinents, bien que désormais anciens. Les études comparatives effectuées entre apprenants évoluant dans un contexte similaire, comme celle de Trévisiol (2006), nous paraissent aussi être à même de minimiser les incertitudes quant à l'impact du niveau de maîtrise.

La question de la compétence dans la (les) langue (s) acquise (s) précédemment constitue un élément probablement décisif dans la réflexion sur l'acquisition multilingue et des questions à ce

sujet se posent toujours. Les expériences faites lors du processus d'acquisition de la L2 sont-elles répliquées telles quelles, altérées, ou encore ignorées ? Il faut préciser ici que l'apprenant peut bien sûr étudier plusieurs langues en même temps et donc être dans un processus d'acquisition linguistique multiple. Dans ce cas-là, la situation est évolutive, complexifiant davantage l'évaluation de l'influence réciproque des langues basée sur des niveaux de compétence en perpétuelle transformation. Un apprenant peut ainsi entrer à l'université en ayant un niveau A2 en anglais et A0 en français, puis s'améliorer dans chaque langue, atteignant des niveaux B1 et A1 par exemple, ou encore progresser dans l'une plus que dans l'autre, et atteindre un niveau A2 dans les deux langues. Les études non longitudinales, constituent donc des photographies à l'instant présent sujettes à des variations, parfois importantes, sur une période relativement courte. Les étudiants universitaires du français effectuent souvent des progrès rapides en L3, nouvellement acquise, et continuent de progresser en L2, surtout dans les universités spécialisées en langues étrangères. Ces éléments nous confortent dans l'idée de choisir l'ordre d'acquisition plus que le niveau de maîtrise pour définir les L1, L2 et L3.

#### 4.2 L'état initial des apprenants japonais du supérieur et la difficulté de mesurer le niveau de compétence

Après avoir dégagé des tendances lourdes relatives au facteur du niveau de maîtrise, nous proposons maintenant de nous intéresser plus précisément à la situation japonaise, en particulier celle des apprenants universitaires débutants. Nous ne prétendons en aucun cas vouloir apporter des réponses définitives aux questions liées à la mesure de la compétence, mais souhaitons plutôt proposer une photographie de la situation locale.

Pour le groupe des nouveaux étudiants en particulier, les problématiques du niveau initial de compétence en anglais, hérité de l'apprentissage dans le primaire et le secondaire, et d'exposition à la langue restent ouvertes. Malgré les tentatives d'harmonisation des programmes et la politique volontariste du gouvernement, le niveau des élèves au moment de l'entrée à l'université peut varier fortement. En effet, le système éducatif japonais se divise entre institutions publiques et privées, ces dernières comptant pour 27.2% de la proportion d'élèves du secondaire (*upper secondary schools*, MEXT, 1<sup>er</sup> mai 2021). Etablir une vue d'ensemble qui nous permettrait de définir un niveau de compétence sur lequel se baser pour l'acquisition des débutants est donc une tâche à la fois ardue et subjective. De même, le degré d'exposition à la langue, facteur agissant directement sur le niveau de maîtrise, est tout aussi délicat à déterminer avec précision. Nous proposons de recourir à certains indicateurs officiels qui sont désormais utilisés au Japon comme outils de mesure de la performance dans l'enseignement secondaire, comme les niveaux du CECRL (Cadre Européen Commun de Référence) afin d'effectuer des comparaisons entre préfectures dans notre région cible de Kyushu / Okinawa. Précisons toutefois que les compétences linguistiques vérifiées lors de ces tests ne sont pas forcément les mêmes que celles qui agissent principalement sur l'influence translinguistique.

Le tableau ci-dessous présente le pourcentage d'étudiants qui atteignent les niveaux A1 (collège) et A2 (lycée) du CECRL par préfecture dans notre région cible, ainsi que le niveau d'exposition à l'anglais des apprenants lors de leurs parcours scolaires.

令和 3 年度「英語教育実施状況調査」概要 / MEXT

Préfecture	Niveau A1	Pourcentage des activités en classe effectuées en anglais (collège)	Niveau A2	Pourcentage des activités en classe effectuées en anglais (lycée)
Fukuoka	49.3%	70.2%	49.7%	33.2%
Saga	31.9%	64.3%	46.8%	49.2%
Nagasaki	47.0%	78.5%	47.7%	52.1%
Kumamoto	45.2%	76.5%	43.2%	57.9%
Oita	38.7%	72.7%	46.5%	45.9%
Miyazaki	47.4%	62.3%	38.7%	42.7%
Kagoshima	44.4%	67.2%	37.1%	30.4%
Okinawa	44.3%	63.8%	42.3%	53.2%

Nous pouvons ainsi nous rendre compte de la disparité en termes de niveaux et d'exposition à la L2 selon les préfectures. Des différences individuelles fortes peuvent également apparaître selon l'attitude de l'apprenant vis-à-vis des langues étrangères, entre autres facteurs. L'appréciation du niveau de compétence en anglais des nouveaux apprenants universitaires du français reste donc difficile, malgré l'utilisation d'indicateurs objectifs et normalisés. De fait, même si les débutants étaient le groupe le plus influencé par leur L2, ce phénomène resterait difficile à mesurer de façon probante.

Avant d'adresser la question de la mesure de la compétence en français, il est tout d'abord important de rappeler que la vaste majorité des étudiants universitaires japonais ne connaissent rien ou presque de cette langue au début de l'apprentissage (signalons tout de même que certains lycées proposent des classes de français). Le niveau de maîtrise ne pourra donc être mesurée qu'après plusieurs mois d'instruction par des tests reconnus au niveau national comme le DAPF (Diplôme d'Aptitude Pratique du Français, *Futsuken*), le DELF (Diplôme d'Etude en Langue Françaises), ou le TCF (Test de Connaissance du Français). Ces tests ont l'avantage majeur d'être standardisés et donc potentiellement propices à être utilisés comme référentiels de mesure de la compétence linguistique. L'échelle des niveaux basée sur le CECRL pour le DELF/DALF, et l'échelle de difficultés propre au DAPF, sont clairement définies et facilitent l'établissement de comparaisons pertinentes entre apprenants. Le *Futsuken* reste néanmoins un test autochtone, qu'il sera parfois difficile de rapprocher de ceux effectués dans d'autres régions du monde. Ici encore, il est important de prendre en compte et détailler les spécificités locales. Ces tests ont en outre un impact sur la définition des curriculums universitaires et des niveaux à atteindre en milieu et en fin d'étude.

Finalement, il est important de mentionner ici les travaux de Trévisiol (2006) comme étant, à notre connaissance, les seuls d'envergure sur le sujet réalisés dans le contexte japonais. Ses résultats mettent en avant 1) l'utilisation de la L1 et de la L2 au niveau débutant, 2) le retrait progressif de la L1 japonais au profit de la L2 anglais dans certaines catégories dès le niveau intermédiaire et 3) l'influence réduite de la L1 et de la L2 au niveau avancé. On retrouve donc ici le facteur du statut de la L2 car c'est celle qui est la plus utilisée, pondérée par le niveau de compétence. « *Un seuil minimal* » est requis pour que l'anglais soit utilisé (Trévisiol, 2006, p22), et, à mesure que la maîtrise s'élève, son influence augmente, avant de finalement diminuer fortement chez les utilisateurs avancés.

Que ce soit au niveau des tendances mises en avant par les recherches faites dans d'autres contextes que par celles effectuées au niveau local, le niveau de maîtrise est, comme il était suggéré ci-avant, un facteur décisif pour contrebalancer ceux de la typologie et du statut de la L2. Nous proposons d'effectuer des recherches complémentaires afin de vérifier les postulats suivants : 1) le nombre d'influence translinguistique sera plus élevé chez l'apprenant le plus faible et à l'inverse moins élevé (voire peut-être inexistant si la conversation se situe en mode monolingue) chez l'apprenant de meilleur niveau, 2) l'apprenant ayant un niveau plus faible en L2 anglais qu'en L3 français sera moins tenté de recourir à l'anglais et plus au français.

## 5. Conclusion

Pour conclure, rappelons que l'influence de facteurs extérieurs à l'individu (statut de L2, typologie), tout comme celle de ceux qui lui sont propres (psychotypologie, niveau de maîtrise), doit être prise en compte lors de l'analyse de l'influence translinguistique sur les productions orales des étudiants. Il est difficile d'établir avec certitude la primauté d'un facteur sur les autres et il est probable que tous interviennent simultanément. Cependant, au vu des éléments présentés dans cette note, il est possible que le choix des langues activables soit dicté dans un premier temps par la psychotypologie, avec une primauté donnée à la L2. Dans un second temps, une pondération est faite selon le niveau de compétence et l'encrage de la langue choisie dans le cerveau de l'individu.

Pour donner suite aux différents éléments évoqués dans cette note, nous établissons les hypothèses suivantes:

- La langue perçue comme étant la plus proche par l'apprenant est celle la plus à même d'être choisie (facteur dit de psychotypologie).
- Une langue perçue comme trop éloignée de la LC a peu de chance d'être utilisée, sauf dans des cas ponctuels où un mot de cette langue permettrait de compenser un manque lexical particulier (stratégie de compensation).
- Le niveau de maîtrise des langues est un facteur décisif qui paraît être à même d'agir comme régulateur car 1) l'utilisation des langues autre que la LC est faite pour compenser un manquement et 2) un niveau de connaissance minimal semble être nécessaire pour que l'activation se produise.

Quant à l'application de ces critères au niveau local, les apprenants japonais seraient plus enclins à recourir à l'anglais, faisant resurgir l'hypothèse de facteur du statut de L2, appliquée au contexte local. Ce postulat est justifié par le fait que :

- L'apprentissage de l'anglais précède forcément celui des autres langues.
- L'influence de cette langue comme fournisseur lexical en japonais via le *Gairaigo* et le *Wasei-eigo* est importante.
- L'entourage de l'apprenant, c'est-à-dire l'école (suivant les directives du MEXT) et les médias, promeut l'idée de l'anglais comme langue indo-européenne de référence.
- Les mythes autour de l'anglais lui donnent une image de représentant culturel et linguistique du monde occidental (*lingua franca*).

L'apprentissage du français au Japon est conditionné par deux aspects que sont le fait d'être 1) forcément une troisième langue (au minimum) en ce qui concerne d'ordre d'acquisition et 2) une langue niche. Il est indéniable que, en dépit de l'image positive que renvoie la France (Kobayashi, 2021), l'influence lexicale du français est des plus limitée, tout comme sa pénétration culturelle d'ailleurs. Au niveau linguistique, la relation entre le français et le japonais reste marginale et seuls certains mots japonais utilisés dans des domaines spécifiques proviennent de la langue française. Les emprunts lexicaux au français de manière directe se comptent par dizaines au mieux, alors que ceux à l'anglais par centaines. Nous anticipons donc les résultats possibles d'une expérience sur la production orale réalisée auprès d'étudiants universitaires japonais comme ayant les caractéristiques suivantes:

- Suivant le facteur du statut de L2 adaptée au contexte local, l'influence de l'anglais sera plus prononcée que celle des autres langues.
- L'influence lexicale de l'anglais sera plus forte dans certains domaines que d'autres à cause des mots empruntés via le *Gairaigo* et, dans une moindre mesure, le *Wasei-eigo*.
- Le niveau en langue sera un facteur déterminant en termes d'influences translinguistiques.

Nous avons évoqué durant notre étude les facteurs contextuels afin d'établir des tendances générales qui pourraient être applicables lors de l'analyse des productions orales des apprenants japonais. Néanmoins, un nombre non négligeable d'éléments supplémentaires, propres à chaque individu et sujets à des variations importantes, entre également en compte : mode et milieu d'acquisition (scolaire uniquement ou non), degré d'exposition (immersion), intérêt personnel pour la langue... De la même manière, d'autres différences individuelles ayant trait à la personnalité, à l'identification personnelle à la langue et aux besoins d'utilisation sont aussi susceptibles d'intervenir dans le processus d'acquisition multilingue.

Un dernier facteur dit « d'actualité de la langue » (*recency*), c'est-à-dire la proximité temporelle dans son utilisation, a été mis en avant par certains (Hammarberg 2001, 2006, De Bot, 2004) qui avancent l'idée selon laquelle la langue a plus de chances d'être activée si elle vient d'être utilisée récemment par l'apprenant. Bien entendu l'impact de la relation entre les individus impliqués dans la conversation et de l'environnement dans lequel les échanges se produisent ne peut en aucun cas

être minimisé, surtout dans le cas d'une interaction orale.

Au sujet de la collecte de données, plusieurs méthodes sont possibles et nous souhaitons en évoquer deux, à savoir conduire des entretiens individuels (Williams & Hammarberg, 1998, Hammarberg, 2001, 2006, Ortega, 2008) et demander aux apprenants de raconter une histoire (Cenoz, 2003, Trévisiol, 2006). Le type de tâche demandé exercera une influence sur les résultats obtenus, notamment en ce qui concerne les interférences provoquées par l'interlocuteur. Grosjean (2001) affirme ainsi que le sujet de la conversation, tout comme la connaissance de la langue de la part de l'interlocuteur et ses réactions face aux éléments produits en langue autre que la LC, conditionnent le mode langagier utilisé et influent sur la (les) langue (s) choisie (s) lors de l'interaction. Les apprenants sont pleinement conscients de ces phénomènes et leur attitude différera, selon que l'on réussisse ou non à s'éloigner du cadre scolaire lors d'un entretien destiné à récolter des données sur la production orale.

Finalement, et sachant que de nombreux travaux sont réalisés dans des pays bilingues et/ou à forte tradition multilingue, une autre piste d'étude possible est celle de la comparaison avec d'autres pays asiatiques dans des situations sociolinguistiques similaires (Corée du Sud) ou différentes (Chine, Vietnam). Le Japon en particulier reste un pays sous-étudié en ce qui concerne l'acquisition multilingue qui pourrait, au vu de ses spécificités, offrir des perspectives nouvelles.

## References

- Aronin, L. & Singleton, D. (2008). Multilingualism as a New Linguistic Dispensation, *International Journal of Multilingualism*, 5:1, pp.1-16.
- Bardel, C. & Falk, Y. (2007). The role of the second language in third language acquisition: the case of Germanic syntax. *Second Language Research*, 23, pp.459-484.
- Blair, R. J. (1997). The role of English and other foreign languages in Japanese society. *The Faculty Journal of Aichi Gakuin Junior College*, 5, pp.74-86.
- Cenoz, J. (2003). Cross-linguistic influence in third language acquisition: *Implications for the organization of the multilingual mental lexicon*. Bulletin VALS/ASLA. 78.
- Daulton, F. E. (2007). Japan's Built-in Lexicon of English-based Loanwords. United Kingdom: *Multilingual Matters*.
- De Angelis, G. & Selinker, L. (2001). Interlanguage transfer and competing linguistic systems in the multilingual mind. *Bilingual Education and Bilingualism*, pp.42-58.
- De Bot, K. (2004). The multilingual lexicon: Modelling selection and control. *The International Journal of Multilingualism* n° 1, pp.17-32.
- De Bot, K. & Jaensch, C. (2013). What is special about L3 processing? *Bilingualism: Language and Cognition*, pp. 1-15.
- Dewaele, J. M. (1998). Lexical inventions: French interlanguage as L2 versus L3. *Applied linguistics*, 19 (4), pp. 471-490.
- Ecke, P. (2015). Parasitic vocabulary acquisition, cross-linguistic influence, and lexical retrieval in



- multilinguals. *Bilingualism: language and cognition*, 18 (2), pp.145-162.
- Falk, Y. & Bardel, C. (2010). The study of the role of the background languages in third language acquisition. *The state of the art*, 48(2-3), pp. 185-219.
- Falk, Y., & Bardel, C. (2011). Object pronouns in German L3 syntax: Evidence for the L2 status factor. *Second Language Research*, 27 (1), pp.59-82.
- Flynn, S., Foley, C. & Vinnitskaya, I. (2004). The Cumulative-Enhancement Model for Language Acquisition: Comparing Adults' and Children's Patterns of Development in First, Second and Third Language Acquisition of Relative Clauses. *The International Journal of Multilingualism*, 1: 1, pp.3-16.
- Granger, S. (1996b). Romance Words in English: from History to Pedagogy. In J.Svartvik (Ed.), *Words: Proceedings of an International Symposium.*, pp.105-121. Stockholm: Almqvist and Wiksell International.
- Grosjean, F. (2001). The bilingual's language modes. In J.L. Nicol (Ed.), *One Mind, Two Languages: Bilingual language processing*, pp. 1-22. Blackwell, Oxford.
- Grosjean, F. (2018). Être bilingue aujourd'hui. *Revue française de linguistique appliquée*, 2018/2 Vol. XXIII, pp.7-14.
- Hall, C. J., & Ecke, P. (2003). Parasitism as a default mechanism in L3 vocabulary acquisition. In *The multilingual lexicon*, pp.71-85. Springer, Dordrecht.
- Hammarberg, B. (2001). Roles of L1 and L2 in L3 Production and Acquisition. In J. Cenoz, J. Hufeisen, B & Jessner, U (Ed.), *Cross-Linguistic Influence in Third Language Acquisition: Psycholinguistic Perspectives*, pp.21-41. Bristol, Blue Ridge Summit: Multilingual Matters.
- Hammarberg, B. (2006). Activation de L1 ET L2 lors de la production orale en L3. *In Acquisition et interaction en langue étrangère* [En ligne], 24 | 2006, mis en ligne le 30 juin 2009. URL: <http://journals.openedition.org/aile/1641>
- Kellerman, E. (1983). Now You See It, Now You Don't. In S. Gass, & L. Selinker (Eds.), *Language Transfer in Language Learning*, pp.112-134. Rowley MA: Newbury House.
- Kobayashi, Y. (2021). Japanese university students' longing for an idealized France and encounters with Global English in Europe. *High Educ* 84, pp.451-463.
- Kubota, R. (2015). Questioning language myths in English language teaching: Toward border-crossing communication. Selected papers from the twenty-fourth international symposium on English teaching, pp. 44-57. Taipei: English Teachers' Association--Republic of China (ETA-ROC).
- Leung, Y. (2005). L2 vs. L3 initial state: A comparative study of the acquisition of French DPs by Vietnamese monolinguals and Cantonese-English bilinguals. *Bilingualism: Language and Cognition*, 8-1, pp.39-61. Cambridge University Press (CUP).
- Lindqvist, C. (2006). L'influence translinguistique dans l'interlangue française : Étude de la production orale d'apprenants plurilingues. Doctoral dissertation, Stockholm University. URL: <https://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:189803/FULLTEXT01.pdf>

- Loveday, L. (1986). Japanese Sociolinguistics: An Introductory Survey. *Journal of Pragmatics*, Vol. 10, Issue 3, pp.287-326.
- Odlin, T. (1989). Some fundamental problems in the study of transfer. In *Language Transfer: Cross-Linguistic Influence in Language Learning*. Cambridge Applied Linguistics, pp.25-47. Cambridge: Cambridge University Press.
- Ortega, M. (2008). Cross-linguistic influence in multilingual language acquisition: The role of L1 and non-native languages in English and Catalan oral production. *Íkala, Revista de Lenguaje y Cultura*, 13, pp.121-142.
- Ranong, S. N. & Leung, Y. K. I. (2009). Null objects in L1 Thai-L2 English-L3 Chinese: An empiricist take on a theoretical problem. *Third language acquisition and universal grammar*, pp 162-191.
- Rothman, J. (2011). L3 syntactic transfer selectivity and typological determinacy: the typological primacy model. *Second Lang. Res.* 27, 107-127.
- Selinker, L. (1972). Interlanguage. *International Review of Applied Linguistics*, 10 (1-4), pp.209-232.
- Shibuya, E. (2019). MEXT Policies and Learning Experience: Lifelong Learners of Languages other than English. *Journal of Research Institute*, 59, pp.39-53.
- Shibuya, K. (2003). Investigation of "transfer strategy" and constraints on transfer in the case of Japanese of English as a foreign language in Studies in English Linguistics and Literature. *Studies in English linguistics and literature*, 13, pp.31-51.
- Singleton, D. & Ó Laoire, M. (2006). Psychotypologie et facteur L2 dans l'influence translexicale : une analyse de l'influence de l'anglais et de l'irlandais sur le français L3 de l'apprenant. In *Acquisition et interaction en langue étrangère* [En ligne], 24 | mis en ligne le 30 juin 2009, URL : <http://journals.openedition.org/aile/1672>
- Suzuki, S. (2004). A Study of "Language Transfer" in the Case of the Loan Word Recycle. *Bulletin of Tottori University of Environmental Studies*, 2, pp.81-86.
- Trévisiol, P. (2006). Influence translinguistique et alternance codique en français L3. *Rôles des L1 et L2 dans la production orale d'apprenants japonais. Acquisition et interaction en langue étrangère*, 24, pp.13-43.
- Williams, S. & Hammarberg, B. (1998). Language switches in L3 production: Implications for a polyglot speaking model. *Applied Linguistics*, 19-3, pp.295-333.

## Websites

- Leclerc, J. (2020). Japon : Politique linguistique. L'aménagement linguistique dans le monde. Retrieved September 26, 2022, from <https://www.axl.cefan.ulaval.ca/asie/japon-4pol-lng.htm>
- MEXT. (Reiwa 3, 2021) 令和3年度「英語教育実施状況調査」概要. Retrieved November 14, 2022, from [https://www.mext.go.jp/a\\_menu/kokusai/gaikokugo/1415043\\_00001.htm](https://www.mext.go.jp/a_menu/kokusai/gaikokugo/1415043_00001.htm)
- Statistical Handbook of Japan 2022. Statistics Bureau, Ministry of Internal Affairs and Communications, Japan. Retrieved November 13, 2022, from

<https://www.stat.go.jp/english/data/handbook/index.html>

## Notes

- 1 Subjective, individuelle et basée sur la langue.
- 2 Plus l'apprenant a de langues à sa disposition, et plus se sera bénéfique pour lui en termes d'acquisition de langues supplémentaires, surtout celles typologiquement reliées.
- 3 L'influence résultant des similitudes entre la langue cible et toutes les autres acquises précédemment, parfois de manière imparfaite.
- 4 Un lexique entier de mot anglais déjà présent (chez les apprenants japonais).